

ABONNEMENT UN AN (52) 5 F 50

LE FRONDEUR

BUREAU RUE DE LA LETUVE

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



LE CIEL NOUS DEVAIT BIEN CE PETIT DE DOMMAGEMENT

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. » 25

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 »

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

La grande farce eucharistique

Les grands travaux (1) eucharistiques se sont terminés dimanche dernier, par la sortie carnavalesque que vous savez.

C'était moins amusant que les cavalcades historiques de Gand, de Bruxelles ou d'Anvers; mais, cependant, cela avait son cachet moyen-âge bien marqué: étendards, bannières et frimousses. Vous savez ces têtes abêties à force de triturations mystiques, ces nez allongés marquant la soumission, ces yeux en oblique, levés au ciel ou attirés par une force latente vers la terre, ces oreilles... les oreilles que vous savez, et ce maintien courbe, cette allure légèrement inclinée, défilante et tremblante du gamin prêt à recevoir la trique....

Si ce n'était si drôle ce serait bien triste...

* * *

Ils étaient partis plein d'espoir vers les onze heures et demie. Le ciel paraissant clément, un grand mitré s'était mis à marmotter; puis, élevant les bras au ciel, avait déclaré solennellement qu'il ferait beau.

Ils étaient pleins d'espoir... en attendant qu'ils le fussent d'autre chose.

Le long ruban se déroula au milieu d'une population curieuse, et indifférente à la sainteté des sacrées reliques, mais calme et digne.

Les fenêtres sur le passage étaient peu garnies. Cependant la maison du président du Sénat, M. de Sélys-Longchamps, brillait d'un vif éclat. Des candélabres et des fleurs. Il manquait une petite vierge tranchant sur le tout.

Place St-Lambert, l'antique Journal avait également exposé quelques fleurs pieuses.

* * *

Le ciel avait été clément jusque là. Puis il s'obscurcit soudain, lorsque l'archevêque portant l'ostensor s'avança vers la foule des fidèles, laquelle attendait de pied ferme, le chapeau planté sur la tête d'une façon sacrilège. Puis une goutte tomba, puis deux, puis ce fut un déluge.

* * *

Ah ! je n'oublierai jamais la débandade ! Ce que Dieu nous a fait rire ce jour là, est incroyable !

D'abord, on fit un effort pour résister; mais il fallut céder. Il fallait voir les porteflambeaux se réfugiant sous les porches et regardant, d'un air contrit, les curieux qui s'étaient abrités là, puis jetant les yeux au ciel, ils semblaient croire ce qu'on disait à côté d'eux : « Qu'après tout, Dieu serait bien mort là-haut, il y a si longtemps qu'on n'avait plus eu de ses nouvelles; et puis, tout s'en va à vau-l'eau, aujourd'hui; une procession ne peut plus sortir sans averse...; décidément, il pourrait se faire que Dieu le père et toute sa famille aient cassé leur pipe. »

Et tous les frocards sautant les ruisseaux, les uns enlevant leur chemise, d'autres perdus qui se jetaient sous le premier parapluie venu. J'en ai vu s'accommodant très bien de la moitié du pepin d'une charmante enfant — ayant perdu sa... foi depuis nombre d'années.

Et les mitrés, ruisselant, sautillant, la chape de travers, comme s'ils avaient bu, et retroussant leur jupe jusqu'au haut-de-chausse, montrant des bas violets tout crottés. Et par dessus tout, ce qu'il y avait de plus drôle, c'était le rire jaune, pincé, inénarrable des chefs de l'Eglise — réponse suprême, en cette douloureuse épreuve, à ceux qui se tenaient le ventre en les voyant passer.

* * *

Mais soyons juste :

Ça été, pour le commerce liégeois, une bien bonne journée!

Feu BOBOTTE I^{er}.

AVIS.

Les personnes qui prendront un abonnement d'un an (fr. 5-50), recevront le journal gratuitement jusqu'au 1^{er} juillet prochain.

Les Messieurs à particules.

Le Frondeur, (dans son n^o 164 du 28 avril dernier, publiait un article sur les « Voleurs de particules. » Dans cet article, l'auteur trouvait que la manie ridicule du petit de ne sévissait pas beaucoup à Liège. C'est là une erreur. C'est au contraire, se fait vivement sentir dans la bonne ville de Liège; on peut même dire que Liège et Namur ont la spécialité de ces noms baroques qui résultent de l'adjonction du DE au nom patronymique.

N'est-ce pas à Liège que l'on trouve les
de Rossius,
de Rosen,
de Coune,
de Bellefroid,
de Cavelier,
de Fabri-Beckers,
de Fortemps de Lôneux,
de Grand'ry,
de Groulard,
de Lamberts,
les de Mélotte,
de Sauvage,
de Tiriart? etc., etc.

C'est une erreur, fort répandue dans certain monde, de voir dans la particule de, précédant le nom de famille, une preuve ou tout au moins une présomption de noblesse, et de tout temps, nombre de gens se sont efforcés, de toute façon, d'agrémenter leur nom patronymique de cette bienheureuse particule.

La particule, pour être authentique, doit précéder un nom de terre; celle qui est accolée après coup au nom de famille, n'est qu'une particule de fantaisie. C'est une faute contre le bon sens et la grammaire. On ne s'appelle pas de Moreau, de Petit, de Lejeune, de Courtois, de Thomas.

Ouvrez le livre d'adresses de la ville de Liège pour 1882-1883, publié par M. De Bruyne, vous y trouverez :

Page 691, 5 Rossius tout court;
id. id. 1 Rosen sans particule;
id. 690, 6 Roosen avec deux o, mais sans particule;

Page 461, on trouve les noms de 14 Coune sans particule, et page 416, une quinzaine de Bellefroid tout court et ainsi de suite pour tous les autres noms particularisés.

Une des métamorphoses les plus récentes, a été celle du nom des Groulard.

Le lieutenant-colonel pensionné Groulard et ses fils se sont un jour fait inscrire sur la liste des nobles de l'Almanach (ô nom adorable !) Royal, sous le nom de Groulard tout court. Vers 1876, ils deviennent Ecuyers Groulard, et les Ecuyers Groulard se transforment ensuite en Ecuyers de Groulard, avec un T à la fin de leur nom remplaçant le D primitif (voir les dernières années de l'Almanach Royal).

C'est un petit truc; ce T les distingue plus complètement d'autres personnes portant le nom de Groulard. A Liège, vous avez encore les Petit, par exemple, devenus Pety avec un Y d'abord et de Thozée ensuite; dans le pays de Namur, je pourrais vous citer les Thomas, transformés en de Thomas, avec un Z au lieu de l'S.

A mon avis, on devrait laisser liberté entière aux usurpateurs, et ce serait au bon sens à faire justice de cette manie ridicule. Mais je voudrais qu'on imposât les amateurs de particules et de titres ronflants; ce serait un impôt qui rapporterait gros.

Je suis grand partisan de l'idée de M. Laroche-Joubert, député de la Charente. Il a présenté à la Chambre des députés, le 17 mars 1881, une proposition de loi tendant à rendre les titres de noblesse accessibles à tous les citoyens français, moyennant un impôt variant entre 10,000 francs par an pour le titre de duc, et 2,000 francs pour le droit de faire simplement précéder son nom de la particule de.

La Chambre française vient récemment d'être saisie d'une proposition du même genre, due à l'initiative d'un de ses membres, M. Girault.

Je crois que la proposition de MM. Laroche-Joubert et Girault, plairait beaucoup plus à la population liégeoise que l'impôt sur le café, n'en déplaise à ces particulariers !...

ILEX,

Hérald d'armes.

— Pourquoi, nous demandait-on hier, n'augmente-t-on pas aussi bien l'impôt sur la bière de saison que sur le genièvre ?

— ???
— Serait-ce peut-être parce que le gouvernement craindrait de s'aliéner les sympathies de quelques gros brasseurs fort influents dans certaines localités ?

— Cela viendra sans doute, mais plus tard; d'ailleurs, mieux *maux* tard que jamais.

CRALLIANA

Nous n'avons pas l'habitude d'escalader le mur de la vie privée, pour servir, à nos innombrables lecteurs, le récit affriolant de ce que nous avons vu par-delà.

Ainsi nous ne voudrions pas mettre sur la sellette un honnête et obscur citoyen pour lui demander compte de tel ou tel acte posé par lui, dans un domaine qui est purement privé et personnel. Exemple: Monsieur Rombolet décore ses croisées sur le passage de la procession paroissiale... C'est son affaire, et nous n'irons pas dévoiler aux populations, ce fait qui ne nous regarde pas.

Mais, quand il s'agit d'un homme distingué, qui est à la tête du mouvement intellectuel et artistique de notre cité, d'un homme dont le nom sonore est sur toutes les lèvres, il nous paraît que nous ne faisons pas œuvre indiscrette, en signalant certaines bizarreries de sa conduite... sur la rue.

Celui qui aspire à briller au premier rang parmi ses concitoyens, doit habiter une « maison de verre ». Il ne doit s'en prendre qu'à lui, si ses actes sont commentés par la presse, cette grande reine de l'opinion. (Ouf !...)

Tout cela, chers lecteurs, pour arriver à vous apprendre que M. Cralle (Aristide) a pavoié — en l'honneur du Congrès eucharistique — la grille du somptueux hôtel qu'il habite, au Mont-St-Martin.

Aristide s'est fendu de deux drapeaux grand format, qui flottaient fièrement sur « sa devanture » !...

Il y a quelque temps, cependant, il passait pour un fier champion de la libre-pensée, pour un ami d'Oscar Beck.

Aristide aurait-il fait une chute sur le chemin de Damas ?

Adorerait-il aujourd'hui ce qu'il brûlait hier ?

Il paraît que les secondes noces du roi d'Espagne ne lui ont guère réussi.

La reine, sa femme, est passée hier à Paris, se rendant à Vienne chez... sa mère. On parle d'une scène de ménage violente; on parle même du sceptre royal transformé en bâton classique.

Il paraît que les journaux espagnols qui ont parlé de l'affaire à mots couverts sont poursuivis.

En attendant, la reine, qui est une femme énergique, a pris le train, et est partie... chez sa mère comme une bourgeoise.

Décidément les rois s'en vont.

Les voilà qui s'embourgeoisent tout à fait.

Adieu le prestige !

LA PETITE MUSE

LE CHIEN BARODET.

On a remarqué à l'exposition canine le chien d'une duchesse, qu'elle a appelé Barodet, le nom du député radical de Paris.
(Petites Nouvelles.)

Le madrigal était en baisse,
Le Roi-Soleil s'étant couché,
Vous faites de l'esprit, duchesse,
A bon marché.

Sur un air subtil et tendre
Vous auriez pu, dans le vieux temps,
Vous amuser à faire pendre
Des protestants.

Le gibet tordant les vertèbres
D'un manant pas mort tout à fait
Était jadis dans les ténèbres
D'un bel effet.

Hélas ! dans le siècle où nous sommes,
Grâce à ces gueux de plébéiens,
Vous ne pendez que des noms d'hommes
Au cou des chiens.

Nous préférons, femme suave !
Aux branches où l'on nous pendait
Votre chien portant le nom grave
De Barodet.

Et puis, cela vaut-il qu'on tonne ?
Qu'étaient les jolis freluquets
Rangés en file autour du trône ?
De bons roquets !

La leçon de l'histoire est rude,
Barodet n'ayant pour aïeul
Aucun noble dans l'attitude
D'un épagneul.

Aucun des siens, battant la dèche
Orné d'une clé dans le dos,
N'a pour eux aiguisé la flèche
Des Cupidos.

Je ne sache pas que l'on dise :
Les Barodet eurent l'honneur
De faire changer de chemise
« A Monseigneur ! »

Certes les familles titrées
Présentaient, quel métier de chien !
Le coton aux fesses sacrées
Du roi chrétien.

Mais lui, brave homme sans hermine
Trop fier pour se mettre à genoux
N'est pas de la race canine
Autant que vous;

Et dam ! ce fou qui se dérobe
Au plaisir de servir le roi
N'eut jamais dans la garde-robe
Le moindre emploi !

Prenez-garde: votre toquade,
Votre dédain, presque galant,
Élèvent Barodet au grade
De chambellan.

Que deviendront les gentilhommes
Dont Nana fait sauter les nous,
Puisqu'à présent c'est nous qui sommes,
Les bons toutous ?

De plus; considérez, madame,
Et je vous le dis sans façon,
Que Barodet aura dans l'âme
Un doux frisson.

S'il pense aux minutes exquises
Où, roulé comme un angora,
Votre chien aux pieds des marquises,
S'endormira.

Le bras étiré sur leur chaise,
Les plus charmantes lui diront :
« Viens, Barodet ! viens, que je baise
Ton joli front ! »

Mais que le roquet se méfie !
Les plus beaux soirs sont superflus :
Un jour votre philosophie
N'y tiendra plus !

Il aura beau tendre la patte,
Danser, sauter, faire le mort :
Le pauvre nom du démocrate
Lui fera tort.

Comme on le traiterait de lâche !
Comme il faudrait qu'on l'écorchât,
S'il mordait jamais la moustache
A votre chat !

Trois fois heureux, dans la misère
Qu'un jour il devra supporter,
S'il reste chez vous sans se faire
Vivisecter !

CLOVIS HUGUES.

Toujours adorable, la Meuse.
Voici, en effet, ce qu'on lisait dans son
numéro de lundi dernier :

« Les Messieurs Matelot frères, pro-
priétaires de l'Hôtel du Grand-Cerf, à Liège,
ont bien voulu céder tous les vins de leurs
caves, dont la réputation est universelle, à
M. Louis Dounen, hôtelier, rue Souverain-
Pont, 46, en ville. — Avis aux amateurs de
bon Bourgogne. »

« Si l'important projet de loi déposé
hier par le cabinet est voté pendant cette
session, il y aura l'an prochain dissolution
des Conseils provinciaux et communaux. »
Notez que les deux articlets reproduits
ci-dessus, figuraient dans le même ordre
dans la Meuse, l'un à côté de l'autre et sous
la même rubrique.

Il est donc clair que pour la Meuse ces
deux événements : le rachat du Bourgogne
de MM. Matelot par M. Dounen, et la dissolu-
tion des Conseils communaux et provinciaux,
sont deux événements de la même impor-
tance.

C'est de la politique d'un bon tonneau !

LE MÉNAGE BERBUTO

à

La grande procession eucharistique

La scène se passe à Bastogne.

Monsieur Berbuto, fabricant de jambons,
Madame Berbuto, son épouse légitime, et
Mademoiselle Pélagie Berbuto, leur fille,
sont à table.

Dans un berceau, un bébé dont le costume
ne trahit suffisamment pas le sexe, réfléchit.

M^{me} BERBUTO. — Jésus Maria, avez-vous
vu tout ce qu'il y aura dans la grande pro-
cession de dimanche prochain à Liège ?

M. BERBUTO. — Oui, ça sera probable-
ment bien beau. Quel dommage que mon
commerce ne me permette pas de m'absen-
ter, j'irais !...

M^{me} BERBUTO. — Sans moi ! je voudrais
bien voir !...

M^{lle} PÉLAGIE. — Et sans moi aussi, papa !
M. BERBUTO. — Voyons, voyons, puisque
je vous dis que je ne peux pas y aller.

Du reste, si j'y allais même, vous me
génériez.

MADAME. — Quoi, nous vous générons !
Dites tout d'un coup que nous vous ennuions.
Ah ! si j'avais su cela, comme je serais restée
jeune fille !!!

MONSIEUR. — Voyons, voyons, ma chérie,
ne t'emporte donc pas. Quand je te répète
que je n'irai pas. Et puis, l'enfant, que
deviendrait-il, si tu partais.

MADAME. — Ah l'enfant ! je vous atten-
dais bien là ! Voilà les hommes ! Ils vous
mettent un enfant sur les bras et puis, vive
la joie ! pour eux. Et la pauvre femme reste
à la maison, tandis que Monsieur va se bal-
lader seul, et qui sait... se livrer à de
folles orgies.

MONSIEUR. — De folles orgies, est-ce pour
la partie de piquet que je fais tous les
samedis chez le notaire, que tu dis cela !

MADAME. — Je ne parle pas de vos soirées
chez le notaire, mais des autres.

MONSIEUR. — Comment, des autres ! je
ne vais que là !

MADAME. — Avec cela, qu'on sait jamais
où vous allez, vous autres. Ah ! tenez, les
hommes sont des monstres !

MONSIEUR. — Bon, te voilà encore em-
ballée. Tu ne changeras donc jamais ; tu es
là que tu t'emportes comme un cheval de
race !...

MADAME. — C'est cela, me voilà comparée
à un cheval, à présent. Ne vous gênez pas,
comparez-moi tout d'un coup à un être plus
vil... ; pourquoi pas même à un cochon !!!

MONSIEUR (d'un ton de doux reproche). —
Ah, Gabrielle, tu es injuste pour les bonnes
bêtes, à qui nous devons notre fortune.

MADAME (éclatant). — Oh, c'est trop fort,
par exemple ! Je ne suis pas même digne

de la comparaison. Tenez ; voulez-vous que
je vous dise : vous n'êtes qu'un porcher !

PÉLAGIE. — Oh ! maman.
MONSIEUR. — Oh ! Gabrielle !
PÉLAGIE. — Oui un porcher ! et un porcher
de bas étage encore ! Oh, ma mère ! ma
mère ! !!!

(Madame s'évanouit, Mademoiselle Péla-
gie fait de même et Monsieur, pour se donner
le courage de supporter le spectacle de ce
double évanouissement, s'attable en face
d'une nouvelle portion de jambon.)

Le bébé entonne le « saluez-moi ! » de
Guillaume Tell.

SCÈNE II.

Une chambre à coucher. Monsieur et
Madame Berbuto dorment. Le bébé aussi.
MONSIEUR (ronflant). — Rou, rou, rou,
rou.

MADAME (s'éveillant). — Joseph, Joseph !
MONSIEUR. — Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME. — Nous pourrions aller à Liège,
j'ai un projet. Nous prendrions l'enfant et
Pélagie avec nous, et nous descendrions
chez nos cousins les Larbouyat, qui seront
heureux de nous recevoir. Ils ont un bal on
donnant sur le boulevard et de là nous
verrons passer le cortège.

MONSIEUR. — Quel cortège ?
MADAME. — Mais la grande procession !
ne dirait-on pas que je vous parle d'une
chose inconnue.

MONSIEUR. — Ah ! ah ! Mais je t'ai déjà
dit que je ne pouvais pas ; les affaires !...

MADAME. — Bah ! les affaires resteront
bien là pendant un jour. As-tu un cochon
malade ?

MONSIEUR. — Non, mais je ne veux pas
abandonner la maison toute une journée,
avec toi et toute la famille.

MADAME. — Oui, je sais, si c'était pour
aller courir la prétentaine tout seul, vous
auriez le temps, n'est-ce pas ?...

MONSIEUR. — Bon, voilà que cela recom-
mence comme ce matin !

MADAME, (se radoucissant tout-à-coup).
— Oh oui, tu m'en veux peut-être de la
scène que je t'ai faite, n'est-ce pas ? Sans
cela tu accepterais. Oh dis, mon gros chéri,
il ne faut pas m'en vouloir ; j'avais mes nerfs,
vois-tu.

MONSIEUR. — Mais, sois donc tranquille,
je ne t'en veux pas du tout, du tout !

MADAME. — Oh que je suis contente ! Et
nous irons à Liège dimanche ?

MONSIEUR. — Mais !...

MADAME. — Oh ! ne dis pas non, va ! Je
désire tant y retourner. Tu sais, nous y
avons été, lors de notre tour de noces ; ça me
rappellera ce temps là ! Quinze ans !...

(En ce moment, la chandelle s'éteint. La
conversation continue.)

SCÈNE III.

A LIÈGE, PLACE DU THÉÂTRE.

LA FOULE. — La voilà, la voilà !
Madame Berbuto, son mari, sa fille, sont
dans la foule. Madame a le bébé sur les bras.

MONSIEUR BERBUTO. — Aïe ! encore sur
le mien !
MADAME. — Sur votre quoi ?

MONSIEUR. — Sur mon cors, parbleu ! voilà
la troisième fois depuis cinq minutes.

MADAME. — Si au lieu de faire de stupides
calembours, vous regardiez devant vous,
cela n'arriverait... aïe ! A moi, au secours !

MONSIEUR. — Qu'est-ce qu'il y a ?

MADAME. — On me marche sur les pieds
aussi.

MONSIEUR. — Tu ne fais cependant pas
de stupides calembours, toi.

MADAME. — C'est cela, joignez l'ironie à
la cruauté. Moquez-vous de mes souffrances.
Pélagie, votre père n'est qu'un monstre !
vous êtes la fille d'un monstre !

M^{lle} PÉLAGIE. — Oh ! maman !

MONSIEUR. — Ah ça, mais c'est vous qui
êtes un monstre. A-t-on jamais vu cela ? me
tourmenter ainsi ! Oui, c'est vous qui êtes un
monstre ! Pélagie votre mère est un
monstre !

M^{lle} PÉLAGIE. — Oh papa !

MADAME. — Ah ! mon Dieu, on a volé
mon porte-monnaie !...

MONSIEUR. — Bon, il ne manquait plus
que cela !

MADAME. — C'est la faute de ces Lar-
bouyat ; a-t-on jamais vu ça, louer leur bal-
con à des étrangers, quand on a des amis
qui peuvent l'occuper. Tenez, je n'hésite
pas à le dire, vous avez eu là une stupide
idée.

MONSIEUR. — Quelle idée ?

MADAME. — De venir à Liège, parbleu !
pour voir cette procession qu'on ne voit
même pas, car où sont-ils vos évêques ?

MONSIEUR. — Bon, c'est moi, à présent,
qui ai eu cette idée là.

MADAME. — Certainement, c'est vous. Si
vous n'en aviez pas parlé le premier, je n'y
aurais pas songé.

MONSIEUR. — Celle-là est raide, par
exemple ! Dites, tant que vous y êtes, que
c'est moi qui ai empêché vos évêques de
venir.

MADAME. — Qui sait, vous êtes capable
de tout !

M^{lle} PÉLAGIE. — Maman, maman ! voici
monseigneur l'évêque, sous le dais.

MONSIEUR. — Ah, le beau dais.

UN OFFICIER DE CAVALERIE. — Ah ça ! est-
ce que vous m'insultez, espèce de pékin ?

MONSIEUR BERBUTO. — Moi, et comment
cela, grand Dieu ?

L'OFFICIER. — Avec ça, que je ne vous
ai pas entendu me traiter de baudet.

MONSIEUR BERBUTO. — Mais vous faites
erreur.

L'OFFICIER. — C'est bon, c'est bon !
J'accepte vos excuses, mais n'y revenez
plus, sinon !...

MADAME. — Joseph, Joseph, prenez un
instant l'enfant dans vos bras, que je puisse
m'agenouiller pour recevoir la bénédiction.
(Monsieur prend le bébé, Madame et
Mademoiselle reçoivent, à genoux, la béné-
diction épiscopale.)

MONSIEUR. — Sacrebleu ! Mille millions
de tonnerres ! !

MADAME. — Mais voulez-vous bien vous
taire et ne pas scandaliser le monde en un
pareil moment.

MONSIEUR. — Mais c'est votre N. d. D.
d'enfant qui vient de me donner la béné-
diction... mais pas avec de l'eau bénite,
lui ! ! !

Échos

C'était dimanche dernier.
La grrrrande procession passait.

A une maison du coin de la place du
Théâtre, pendaient d'immenses pancartes :

« Balcons à louer. »
Sur les balcons, un essaim de jolies femmes
regardaient. Les poitrines, faisant saillies
sur les balustrades, réjouissaient l'œil.

— Parbleu, dit Crac à Clapette, si tous ces
balcons sont à louer, j'en retiens au moins
deux pour mon usage personnel.

— Et moi, je serais prêt à me faire catho-
lique, si je n'avais qu'à me consacrer au culte
de pareils saints ! ! !

Simple Charade.

Mon premier se promène
Mon second est un assassin
Mon troisième ne rit pas jaune
Mon quatrième fait le guet
Mon tout est un poète français.

La première personne qui nous enverra la
première réponse exacte, recevra... nos
sincères compliments de condoléances.

LES JAMBES HONNÊTES

C'était dans le cabinet de ce directeur de
théâtre qui a repris tant de fêtes qu'enfin
il ne trouve plus de fêtes à reprendre, et
qui, un jour, comme quelqu'un lui repro-
chait — oh ! le chimérique reproche ! — de
ne pas monter des pièces en vers, répondit
en tapant deux fois sur le maillot de sa plus
grasse pensionnaire : « Dites donc, est-ce
que ça ne rime pas, ces cuisses-là ? »

A peine introduite, M^{me} Bertillot — irrê-
prochable entre les épouses bourgeoises !
poussant le sentiment de ses devoirs jusqu'à
l'adoration d'un quinquagénaire ventru et
chauve et jusqu'à la confiture de coings,
orgueil des repas de famille, — s'écria d'une
voix suppliante :

— Monsieur, le bonheur de ma vie est
entre vos mains !

— Hein ? fit le directeur.

— Mon mari a un défaut, monsieur ! il
parle en rêvant. Eh bien, toute la nuit
dernière, — ah ! pourquoi avais-je eu la
curiosité de connaître l'opérette-féerie que
l'on joue sur votre théâtre ! — toute la
nuit dernière, dans les agitations d'un
sommeil coupable, il n'a cessé de penser à
M^{lle} Constance Chapat, — oui, à cette
grosse fille qui joue, au troisième tableau,
le rôle de la Reine du carnaval, et qui
profite d'un costume de bal masqué pour
ne cacher que son visage. Dans quels
termes il s'adressait à elle ! Je sens que je
rougis rien qu'à m'en souvenir. Vous
n'exigerez pas que je les répète, et il vous
suffira de savoir que M. Bertillot, — dont
les mœurs, monsieur, avaient été jusqu'à ce
jour d'une austerité exemplaire ! — est tota-
lement affolé, hélas ! par les jambes de cette
demoiselle.

— Eh ! eh ! elle n'est point mal bâtie, en
effet, la grosse Constance.

— Elle n'est pas la seule, dit l'épouse
irréprochable en se détournant à demi,
deux pivroines sous la voilette.

— Je n'en doute pas, madame ! répondit

le directeur, galamment. Mais, jusqu'à
présent, je ne vois pas...

— Ce que vous pouvez pour moi ? Tout.
Et elle ajouta, avec un air de se jeter par
la fenêtre :

— Laissez-moi jouer, ce soir, le rôle de
Constance Chapat !

— Vous voulez, vous, madame ?...

— Je le veux ! et rien n'est moins im-
possible, puisque la Reine du Carnaval,
qui n'a pas une parole à prononcer, se
borne à se tenir debout sur une table en
buvant du champagne, et puisque de tout
l'acte elle ne quitte pas son masque.

— Mais, le diable m'emporte si je com-
prends...

— Mon intention ? Ecoutez-moi. Ce soir
M. Bertillot viendra certainement au théâtre
tout seul, pour revoir les jambes de M^{lle}
Chapat, et, cette nuit, dans ses rêves, il
leur parlera encore, à ces jambes ! Alors je
l'éveillerai, je lui dirai : « Ce n'était pas elle,
c'était moi ! » Et il faudra bien qu'il recon-
naisse la bêtise des hommes qui se montent la
tête à cause des étoffes de toutes les couleurs,
du fard, de la lumière électrique, et qui ne
font attention aux jambes qu'à cause du
maillot.

Une bonne farce ! dit le directeur en riant
d'un gros rire, et, ma foi !...

— Vous consentez ?

— Pour vous être agréable, madame.

Tel fut le concours de circonstances, grâce
auquel M^{me} Bertillot, — la plus irrépro-
chable des bourgeoises ! — but du cham-
pagne, debout sur une table, un pied en l'air,
et, dans un enveloppement d'oripeaux, au
milieu des ché ! ohé ! d'une foule carnavales-
que, montra à quinze cents personnes des
jambes que son miroir lui-même n'avait
jamais vues, car, tous les soirs, en retirant
ses bas, elle avait l'honnête coutume de tenir
sa chemise pudiquement baissée.

Le rideau tombé, elle se rhabilla à la
hâte, se jeta dans une voiture, fut de retour,
avant son mari, au domicile conjugal. Oh !
comme elle allait triompher, tout à l'heure !
comme elle se moquerait de lui !

Sûrement, ce serait une excellente leçon ;
et il ne s'aviserait plus de lui dire quand ils
iraient au théâtre ensemble « Passe-moi donc
ta lorgnette, ma bonne ! »

M. Bertillot reutra enfin ; avant qu'elle
n'eût dit une parole, il vint se mettre à
genoux devant sa femme.

— Qu'y a-t-il donc, demanda-t-elle.

— Il y a, dit-il, la tête basse, d'un ton de
repentir, que je suis bien coupable et que
j'implore mon pardon. J'ai eu de mauvaises
pensées, ma bonne, à cause d'une figurante,
tu sais, dans la féerie. Mais je te jure bien
que cela ne m'arrivera plus.

— Ah ! bah ? dit-elle, étonnée.

— Jamais plus ! il faut croire que j'étais
fou. Le chambertin, peut-être, que nous
avons bu à dîner. Mais, ajouta-t-il, d'un air
piteux, je l'ai revue, ce soir, et si tu savais
les jambes qu'elle a !

CATULLE MENDÈS.

CASINO GRETRY

LUNDI 18 JUIN 1883

à 7 1/2 heures du soir

MEETING

Organisé par les différentes sections
liégeoises de la Ligue nationale de la
Réforme électorale avec le concours de
plusieurs membres de l'extrême-gauche,
et d'autres orateurs du parti progressiste.

ORDRE DU JOUR :

Abolition du privilège de cens

Théâtre du Pavillon de Flore

Propriété RUTH, rue Surlat, Liège
Bur. à 7 h. — Rid. à 8 h.

CERCLE D'AGRÈMENT

Dimanche 17 juin 1883

GRANDE SOIRÉE DRAMATIQUE

BALE ET FÊTE DE NUIT

PROGRAMME

Première représentation de

LES AMOURS DA GÈRA

Comédie en 2 actes, couronnée par la Société
de Littérature wallonne, de M. Ed. Remouchamps.

LE 66

Opérette en 1 acte, musique d'Offenbach

Interprétée par M^{mes} Joachims-Massart
MM. Hallin et Benin.

A 10 heures :

Grand BAL et fête de Nuit

Ordre du spectacle : 1. Le 66. — 2. Les Amours
da Géra.

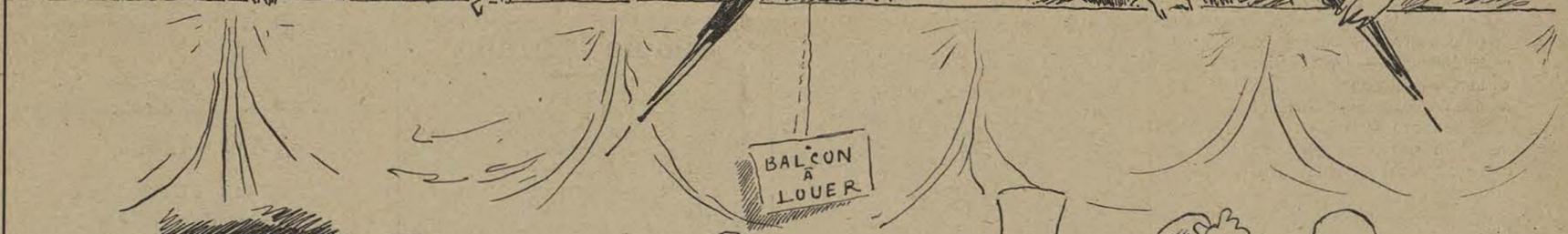
Prix des places : Cartes prises à l'avance, 1 franc.
A l'entrée, fr. 1-50.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étave, 12.

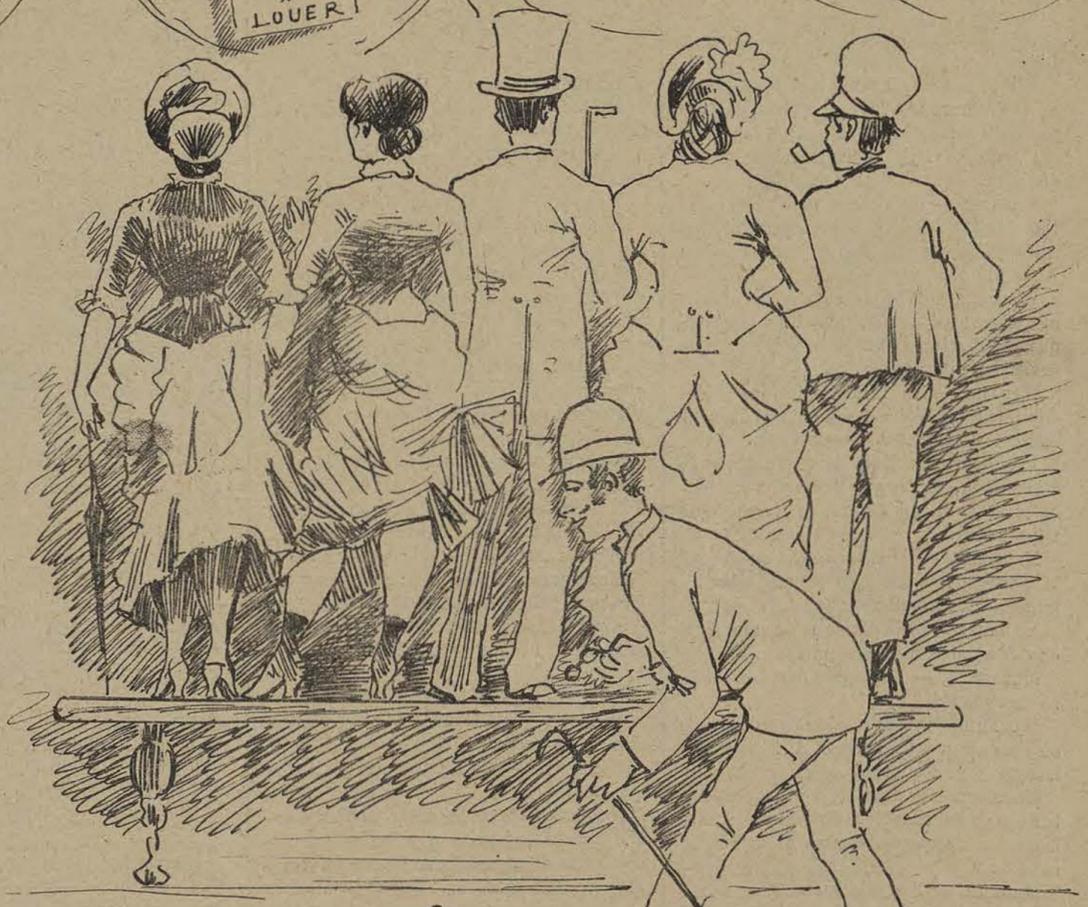
COUP - D'ŒIL RÉTROSPECTIF



La sainte famille = Quelle famille! Mon Dieu! Quelle famille!



venue pour se montrer
 et non pour voir -



Un lieu sur les Boulevards

mais ce ne sont pas les derniers arrivés qui
sont les plus mal partagés!-